

**Le principe de délicatesse et
l'économie libidineuse chez Sade¹**

Clara Carnicero de Castro
Pós-doutoranda – USP

Résumé: Dans une lettre à son épouse, Sade fait l'éloge de la bizarrerie et l'élève au rang de catégorie esthétique sous le nom de «principe de délicatesse». Cela peut sembler paradoxal, comme l'a bien remarqué Michel Delon, que celui qui énonce le devoir de délicatesse est celui-là même dont le nom est devenu synonyme de brutalité. Le terme est en effet ambigu et possède dans l'œuvre du marquis plusieurs sens: de l'échange de soins entre Juliette et sa maîtresse préférée La Durand, en passant par une simple manie sexuelle, jusqu'à la fantaisie «la plus bizarre et la plus singulière de toutes», celle qui dépend d'une richesse fastueuse et qui ne s'achève que sur un tas de corps baignés de sang. Il s'agit d'abord d'examiner les différents sens du terme chez Sade; puis d'analyser les interprétations que Roland Barthes, Annie Le Brun et Michel Delon donnent de la délicatesse scélérate; enfin de mettre en évidence sa spécificité par rapport à la prodigalité luxurieuse.

Mots-clés : Sade, principe de délicatesse, délicatesse scélérate, économie libidineuse, prodigalité luxurieuse.

**O princípio de delicadeza e a
economia libidinosa em Sade**

Resumo: Numa carta para sua esposa, Sade elogia a bizarrice e a eleva a categoria estética sob o nome de "princípio de delicadeza". Como bem observou Michel Delon, pode parecer paradoxal que aquele que prega o dever de delicadeza seja aquele mesmo cujo nome se tornou sinônimo de brutalidade. O termo, com efeito, é ambíguo e possui na obra do Marquês vários sentidos: da troca de cuidados entre Juliette e sua amante favorita, La Durand, passando por uma simples mania sexual, até chegar à fantasia "mais bizarra e mais singular de todas", aquela que depende de uma riqueza faustosa e que termina com uma pilha de corpos banhados de sangue. Trata-se aqui de, primeiro, examinar os diferentes sentidos do termo em Sade; em seguida, analisar as interpretações que Roland Barthes, Annie Le Brun e Michel Delon propõem para a delicadeza celerada; e, por fim, precisar o termo na sua relação com a prodigalidade luxuriosa.

Palavras-chave: Sade, princípio de delicadeza, delicadeza celerada, economia libidinosa, prodigalidade luxuriosa

¹ Ce travail a été d'abord présenté en juillet 2014 à la table ronde « Économie Sociale, Économie Libidineuse : Sade en son temps » du *14th International Congress for Eighteenth-Century Studies* (Université d'Erasmus/Rotterdam). Notre participation au congrès a été financée par la bourse de post-doctorat à l'Université de São Paulo de la *Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo* (procès FAPESP n° 2013/20776-3). Pour l'écriture de cet article, nous avons bénéficié de la bourse de stage de recherche à l'Université Paris-Sorbonne (procès FAPESP n° 2015/09869-5). Que l'agence et les universités en soient remerciées. Nous tenons également à remercier Blandine Poirier pour ses relectures.

En novembre 1783, Sade est emprisonné au donjon de Vincennes, d'où il écrit à son épouse une lettre devenue célèbre. Renée Pélagie avait demandé le linge de son mari pour, selon toute probabilité, le faire laver. Mais le prisonnier s'amuse en créditant d'un « raffinement sensuel» (DELON, 2011: 15) la demande de sa femme:

Charmante créature – vous voulez mon linge sale, mon vieux linge – savez-vous que c'est d'une délicatesse achevée – vous voyez comme je sens le prix des choses, – écoutez mon ange j'ai toute l'envie du monde de vous satisfaire sur cela, car vous savez que je respecte les goûts – les fantaisies quelque baroques qu'elles soient, je les trouve toutes respectables, et parce qu'on n'en est pas le maître, et parce que la plus singulière et la plus bizarre de toutes, bien analysée, remonte toujours à un principe de délicatesse.²

L'«éloge de la bizarrerie», en tant que «catégorie esthétique» (DELON, 2011: 16)³, paraît débiter chez Sade par cette prétendue fantaisie baroque et se répand dans ses romans sous le nom de « principe de délicatesse » ou de « délicatesse » tout court. Michel Delon a eu raison de demander s'il s'agit là d'un paradoxe que « celui qui énonce ce devoir de délicatesse est celui-là même dont le nom est devenu synonyme de brutalité et d'indélicatesse». (DELON, 2011: 15). Si nous pouvions lui répondre, nous dirions que non. Car d'abord, pour un maître libertin, la brutalité serait aussi indélicate. Dans *La Philosophie dans le Boudoir*⁴ (1795), Dolmancé fait une distinction entre la brutalité «qui naît de la stupidité» et une «autre espèce de cruauté». La *brutalité* n'est «jamais raisonnée» ni «analysée», tandis que les excès de cette *autre espèce de cruauté* «ne sont que des raffinements» d'une «délicatesse trop promptement émoussée à cause» d'une « extrême sensibilité des organes» (III, 70)⁵. Il y a par ailleurs plusieurs principes de délicatesse. Le terme est en effet très ambigu et possède chez le marquis au moins quatre sens différents: un simple goût individuel; ensuite, un plaisir conforme aux bienséances; puis, la fantaisie

² Donatien Alphonse François de SADE, *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, édition de Cécile Guilbert, Pierre Leroy, Jean-Christophe Abramovici et Patrick Graille, Paris, Flammarion, 2009, p. 188 (italique de l'auteur)

³ Delon parle en fait de « l'originalité qui devient une catégorie esthétique » au XVIIIe siècle (p. 15-16). Plus que l'originalité, il nous semble que chez Sade, c'est la bizarrerie qui devient une catégorie esthétique. Au moins, c'est ce que nous pensons que Delon a suggéré.

⁴ Donatien Alphonse François de SADE, *Œuvres*, édition de Michel Delon en trois tomes, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1990/95/98. Les références aux trois tomes des *Œuvres* seront indiquées au corps du texte entre parenthèses avec les numéros de tome et de page.

⁵ Jean-Christophe ABRAMOVICI et Patrick GRAILLE font remarquer le rapport entre cette lettre de Sade et le passage du discours de Dolmancé. Voir *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, p. 193, note II.



la plus bizarre et la plus singulière de toutes; et, enfin, un échange de soins et de tendresses.

Dans cet article, nous nous attacherons, dans un premier temps, à préciser chacun de ces quatre sens pour ensuite nous plonger dans la troisième acception, développant, pour terminer, son rapport avec la prodigalité luxurieuse.

1. Les quatre délicatesses sadiennes: neutre, honnête, scélérate et efféminée

En ce qui concerne les quatre sens du terme, la délicatesse prend d'entrée de jeu une signification neutre pour désigner les préférences sexuelles de chaque individu: que ce soit l'amant sentimental, ou le scélérat cruel, tous possèdent leurs principes de délicatesse, c'est-à-dire des désirs précis dont la satisfaction entraîne l'orgasme. Dans sa dissertation métaphysique sur la douleur, Noirceuil, l'un des libertins de *l'Histoire de Juliette* (1801), explique que « l'usage de l'homme, dans ses plaisirs, est de chercher à émouvoir les objets qui servent à sa jouissance, de la même manière dont lui-même est ému, [...] ces procédés sont ce qu'on appelle, dans la métaphysique de la jouissance, *des effets de sa délicatesse* » (III, 413, italique de l'auteur). Bien que chaque goût ait un effet différent, tous les amants sont émus par une même cause: employer dans leur objet de volupté les ressources qu'ils utilisent eux-mêmes pour accéder au sommet du plaisir. Cette *délicatesse neutre* consiste ainsi dans un genre d'identité, dans une signature érotique révélée par la façon personnelle de stimuler sexuellement autrui. Bref, c'est la manie luxurieuse de chacun:

En vous contraignant à mes voluptés dures et brutales, les seules qui parviennent à me faire arriver au comble du plaisir, j'agis par les mêmes principes de délicatesse que l'amant efféminé qui ne connaît que les roses d'un sentiment dont je n'admets que les épines. (III, 414).

Mais le terme reçoit vite deux significations différentes, comprenant dès lors un sens positif pour le raffinement des passions, et un autre négatif pour leur inappétence. D'où l'opposition entre la délicatesse du débauché (recherchée et énergique) et la délicatesse de la victime (banale et inerte). En d'autres mots, il s'agit, pour l'acception positive, des six cents «écarts [...] peints» dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome* (écrit en 1782, publié entre 1931 et 1935), alors que, pour l'acception négative, il est question des «jouissance[s] honnête[s] [...] expressément exclues de ce recueil» (I, 69). Il est donc aisé de conclure que la *délicatesse scélérate* sera estimée et encouragée par les précepteurs libertins, tandis que la *délicatesse honnête* deviendra un objet de mépris. C'est encore Noirceuil, toujours dans sa dissertation sur la douleur, qui éclaire ces deux nuances sémantiques. Grâce à son organisation physique très résistante, il préfère la férocité, repoussant tout ce qui tient à la tendresse et à la douceur: « Cette délicatesse efféminée je la lui laisse ; parce qu'il est impossible qu'elle puisse émouvoir des organes construits aussi fortement que les miens. [...] l'être véritablement passionné pour les voluptés de la luxure », n'y mêle jamais « la délicatesse, qui n'est que le poison de ces plaisirs, et qui suppose un partage impossible à qui veut bien jouir » (III, 414).

Selon le libertin, il n'existe pas de passion plus égoïste que la lubricité. Si bien qu'il faut s'occuper seulement de soi-même. C'est pourquoi, pour Noirceuil, les soins apportés à autrui ne sont pas seulement inutiles à la jouissance, mais ils lui sont aussi nuisibles.

Cet échange de soins sera pourtant réhabilité à la fin de *l'Histoire de Juliette*, annonçant le sommet du libertinage au féminin dans le roman. Il est question ici de la relation affectueuse entre Juliette et la sorcière Durand. Personnage très ambigu, Juliette ne se montre pas toujours d'accord avec les méthodes prêchées par ses maîtres libertins. Avec la même facilité qu'elle jette n'importe où le corps froid d'une maîtresse jadis adorée, elle tombe follement amoureuse d'une nouvelle amie, à qui elle se livre sans précautions. Durand échappera au destin affreux de Clairwil, Olympe et Honorine. Après leur rencontre en Italie, les deux femmes décident de rentrer en France ensemble, en passant par Venise. La sorcière dit «qu'elle voulait faire toute la dépense» du voyage, se payant «sur le gain». Elle supplie toutefois Juliette «de ne pas lui enlever le plaisir d'avoir l'air de [l']entretenir». En consentant à tout, la protagoniste avoue: «Je mettais [...] la même délicatesse à recevoir ses soins, qu'elle en mettait à me les rendre. Le crime a donc aussi ses délicatesses ; il connaîtrait bien mal les hommes celui qui ne le croirait pas» (III, 1120). L'idée est confirmée aux dernières pages du roman, même si Sade ne reprend pas le terme qui nous intéresse. Il s'agit d'une nouvelle rencontre entre les deux amies, qui «se rejetant dans le sein l'une de l'autre, ne cessent un quart d'heure entier de se prodiguer les protestations sincères d'amitié, de confiance et d'attachement que le vice goûte, ainsi que la vertu» (III, 1261).

Cette *délicatesse* effectivement *efféminée* est une caractéristique très importante du libertinage de Juliette, dont l'habitude de mélanger le crime, la volupté et les affections du cœur suscite de graves critiques chez ses précepteurs. Nous l'appelons «effectivement» *efféminée*, parce qu'elle fait partie d'un libertinage au féminin, c'est-à-dire de la relation entre la protagoniste et ses maîtresses, comme Clairwil et Durand. Cela n'a donc rien à avoir avec une prétendue faiblesse ou mollesse, comme l'a fait croire Noirceuil dans sa dissertation sur la douleur. Au contraire de la *délicatesse honnête*, qui est un principe d'inertie et qui s'oppose au crime ainsi qu'à l'excès luxurieux, la *délicatesse efféminée* de Juliette intensifie et le crime et la volupté. Cela est confirmé par l'éloge de la délicatesse dans *La Philosophie dans le Boudoir*, déjà ici évoqué. Dolmancé parlait en fait de «la cruauté des femmes», qui est justement «toujours bien plus active chez elles que dans les hommes, par la puissante raison de l'excessive sensibilité de leurs organes» (III, 69-70).

2. La délicatesse scélérate: Roland Barthes, Annie Le Brun et Michel Delon

Mais il n'est pas question ici de se plonger dans chaque acception de ce principe sadien. L'analyse que nous proposons se limite à la *délicatesse scélérate*, puisqu'elle a des rapports évidents avec l'économie libidineuse. Les interprétations de Roland Barthes, Annie Le Brun et Michel Delon sur la question de la délicatesse sont relativement connues. Dans *Sade, Fourier, Loyola* (1971), Barthes soutient que «la délicatesse sadienne n'est pas un produit de classe, un attribut de civilisation, un style de culture»,



mais «une puissance d'analyse et un pouvoir de jouissance». Cette puissance et ce pouvoir «se réunissent au profit d'une exaltation inconnue de nos sociétés», constituant «la plus formidable des utopies». Barthes conclut que le principe de délicatesse fragmente, pluralise et pulvérise le sens de la jouissance, fondant une nouvelle langue pour la violence (BARTHES, 1971: 174). Le problème dans l'interprétation de Barthes est que, s'il s'agit vraiment d'«une puissance d'analyse» et d'«un pouvoir de jouissance», cela est forcément un produit de classe, au moins si nous limitons l'analyse à l'œuvre clandestine de Sade. Dans l'*Histoire de Juliette*, par exemple, c'est plutôt la haute aristocratie et son entourage qui ont droit à une telle puissance et à un tel pouvoir. Ce sont des ministres, des rois et des princes qui financent la carrière de Juliette. Il en va de même pour les *Cent Vingt Journées de Sodome*, qui mettent «en scène les représentants d'une quadruple aristocratie d'épée, d'Église, de robe et de finance» (DELON, 2004: 104). Il s'agit bien donc d'un «produit de classe», d'un «attribut de civilisation» et d'un «style de culture» qui est loin d'être une utopie, ou qui ne serait une utopie qu'en certains cas précis, comme l'envie de transcendance du mal chez Saint-Fond et chez Clairwil.

C'est pourquoi l'interprétation d'Annie Le Brun nous semble plus fondée. Dans *Soudain un bloc d'abîme* (1986), elle comprend la délicatesse comme une «préciosité érotique qui transfigure les goûts reconnus pour les plus répugnants en luxueuses fêtes de sens». Cette «préciosité érotique» est d'autant plus fascinante qu'elle illustre un paradoxe des individus: quoique peu osent satisfaire leurs

goûts les plus singuliers, beaucoup rêvent d'en réaliser les extravagances. Partant de ce paradoxe, Sade révélerait que le désir est indissociable de la recherche de la singularité (LE BRUN, 1986: 146). De ce fait, la délicatesse servirait à «préciser [...] la singularité et l'infinité des comportements érotiques» (LE BRUN, 1986: 153). Cette interprétation ne susciterait qu'une critique: tout en parlant de la *délicatesse scélérate*, Annie Le Brun semble y mélanger de la *délicatesse neutre*.

Finalement, c'est Michel Delon qui nous semble avoir mieux saisi la question dans son *Principe de délicatesse: Libertinage et mélancolie au XVIIIe siècle* (2011). Selon lui, la *délicatesse scélérate* se définit tout d'abord par ce qu'elle n'est pas: elle n'est ni «jouissance honnête» ni «plaisir universel» (DELON, 2011: 296). Elle suppose ainsi une transgression «qui mène toujours plus loin dans l'agression, la négation, la destruction des victimes». Par conséquent, elle suppose également une «une escalade (ou une dégringolade)» (DELON, 2011: 297), c'est-à-dire que le principe de délicatesse est lié intrinsèquement au principe de gradation. Certes, il s'agit bien d'une «singularité», d'«un libertinage propre» (DELON, 2011: 296), ainsi qu'Annie Le Brun l'avait montré. Mais d'après Delon, cette manie individuelle n'intéresse qu'en tant qu'elle s'écarte des normes, qu'elle «relève d'une volonté d'infraction» (DELON, 2011: 300). En somme, «l'horizontalité des manies particulières cède à la verticalité de la transgression» (DELON, 2011: 299). C'est bien donc cette acception de délicatesse élucidée par Michel Delon qui nous rapprocherons de l'économie libertine.

3. La délicatesse scélérate et l'économie libidineuse

Le rapport entre la délicatesse et l'économie va de soi. Marcel Hénaff, dans *L'invention du corps libertin*, avait déjà remarqué que la richesse est « un pré-supposé indispensable à l'assouvissement des fantaisies de l'imagination libertine » (HÉNAFF, 1978: 180-181). La fortune est une source de pouvoir, permettant l'accès aux victimes et aux privilèges politiques, et aussi une source de luxe, moyen de financer les raffinements que la délicatesse exige, soit dans le détail, soit dans l'excès. Michel Delon, également dans *Le savoir-vivre libertin*, montre que Sade confirme « l'équivalence entre libertinage, luxe et élitisme » (DELON, 2004: 101) Le récit de Juliette, plus particulièrement, révèle pour lui « un certain imaginaire libertin qui ne renvoie pas au seul privilège d'Ancien Régime, mais aussi à un élitisme de la consommation ». Pour « innover sans être retenu [...] par des contraintes économiques » (DELON, 2004: 102), libertin dépend directement ou indirectement des ministres, des princes, des rois, des abbés et des abbesses, voire du pape... Bref, de toute la haute aristocratie, dont le goût licencieux financera des entremetteuses, des courtisanes et des empoisonneuses roturières. L'ascension sociale de celles « dont les titres [...] ne se trouvent que dans les archives de Cythère » (II, 132) relève ainsi une connaissance et une maîtrise de ce principe, de sorte qu'on pourrait lire l'*Histoire de Juliette* comme une *École de la délicatesse*.

À quinze ans, Juliette est chassée du couvent suite à la mort de ses parents. Elle pense alors à l'ingratitude de son ancienne maîtresse, l'abbesse Delbène, qui ne lui ait

pas venu en aide. Quoique « jeune, orpheline, et sans un sou de bien » (III, 272), la protagoniste sait déjà que les intérêts luxurieux se font valoir seulement pour qui saisit le mode d'emploi d'une économie libidineuse. Il devient alors évident que le vice doit être étayé par la richesse et le crédit. Pour jouir donc « des mêmes droits et des mêmes plaisirs » que La Delbène, Juliette n'a « qu'à tacher d'être riche à [son] tour ». Il suffit alors de tromper le plus pour réussir le mieux, profitant « de tous ceux qui se présenteraient pour améliorer [s]a fortune à tel prix que ce pût être » (III, 272). Avant de connaître les amis du ministre de Saint-Fond et le ministre lui-même, Juliette trouve un moyen pour subsister qui se révèle être aussi une manie sexuelle: c'est l'art de voler par libertinage qu'elle apprend avec Dorval. Le libertin lui explique: « Rien de plus simple à concevoir que le vol comme la débauche: il occasionne un choc nécessaire sur le genre nerveux, et de là naît l'inflammation qui détermine à la lubricité » (III, 289). Dans l'univers de la délicatesse, il n'est pas question de satisfaire les besoins de première nécessité, mais de contenter les fantaisies les plus singulières : il faut le superflu. À partir du discours de Dorval, ce modèle d'économie libidineuse commence à prendre corps dans son rapport avec la délicatesse scélérate. Le vol est d'autant plus pratiqué qu'il a une double fonction: il produit le choc des atomes voluptueux grâce à la transgression qu'il déclenche, tout en alourdissant la poche du libertin. Ce n'est pas étonnant si le vol devient chez Juliette une passion continuellement recherchée et raffinée.

Mais ce n'est qu'après avoir été envoyée chez Noirceuil par la maquerelle Duvergier



que la jeune femme accède à la noblesse parisienne. La dissertation métaphysique sur la douleur de Noirceuil apprend à Juliette non pas seulement toute la théorie qui fonde le principe de délicatesse scélérate, mais également la théorie qui explique le choc voluptueux des atomes, car une chose est liée à l'autre, comme Dorval l'a déjà suggéré. Dans cette dissertation sur la douleur, Noirceuil examine la dichotomie entre l'énergie des atomes qui s'entrechoquent et l'inertie de ceux qui s'accrochent. Dans le premier cas, les atomes «émanés» (III, 412) des objets extérieurs se rencontrent violemment avec les atomes de notre corps. Ce choc embrase le fluide électrique qui circule à l'intérieur des nerfs, produisant une sensation «*poignante*» (III, 413, italique de l'auteur), «infiniment plus vive et plus active que l'autre» (III, 412). Cette commotion est due justement à l'«infamie», à l'«écart» (I, 69) selon les mots de *Cent Vingt Journées de Sodome*, ou à «un frein de plus à rompre» (III, 415) selon les mots de Noirceuil. Quant au second cas évoqué par Noirceuil, celui de l'inertie, le fluide électrique est très peu agité, parce que les atomes des objets extérieurs s'accrochent avec les atomes de notre corps, ne produisant qu'une «sensation simple» (III, 413). Cette sensation est déclenchée par ce que les *Cent Vingt Journées* appellent une «jouissance honnête» (I, 69) ou, comme

l'illustre Noirceuil, par l'acte d'«enconn[er] tristement sa maîtresse» (III, 414). La préférence de la *délicatesse scélérate* sur la *délicatesse honnête* relève ainsi un choix énergétique. La «jouissance honnête» (I, 69) ne produit qu'une «sensibilité inerte», tandis que la délicatesse scélérate produit une «sensibilité active»⁶.

Et quelle serait la liaison entre cette «sensibilité active» et l'économie libidineuse? Si les atomes ne se choquent qu'en raison d'un frein rompu, d'un écart causé par une volupté bizarre, il faut de l'argent pour se procurer des accessoires, des substances et des décors. L'impératif de transgression jette le libertin dans une route vertigineuse vers une consommation de plus en plus somptuaire. En tant que maîtresse de Noirceuil, Juliette connaît la richissime Mme de Clairwil, une veuve aristocrate, et l'encore plus riche ministre de Saint-Fond. Plus âgée et plus expérimentée, Clairwil veut «encourager» et «exercer» la courtisane «à de plus grandes actions», puisque «deux ou trois vols ne sont pas des faits assez énergiques» (III, 429) pour que la jeune femme soit digne de son nouvel entourage. La préceptrice demande des femmes lascives pour une débauche, mais chez l'écolière il n'y en a que quatre. «C'est bien peu», reproche la dame, «riche comme tu es, vingt femmes au moins devraient être à tes ordres, chaque jour, et toutes les

⁶ Les termes «sensibilité inerte» et «sensibilité active» s'appliquent en fait à l'œuvre de Diderot. Chez lui, la sensibilité inerte serait une «forme minimale de la faculté de sentir», une «sensibilité au degré zéro». La sensibilité active, à son tour, a comme première caractéristique la mémoire. Sade semble radicaliser et subvertir la notion diderotienne en liant directement l'énergie aux sensations fortes (puisque criminelles) et l'inertie aux sensations faibles (puisque vertueuses). Voir Hisayasu NAKAGAWA, «Genèse d'une idée diderotienne: la sensibilité comme propriété générale de la matière», dans Béatrice FINK et Gerhart STENGER (dir.), *Être matérialiste à l'âge des Lumières, Hommage offert à Roland Desné*, Paris, PUF, 1999, p. 211.

semaines, il faudrait renouveler cela. Ah ! comme tu as besoin que je t'apprenne à dépenser l'argent dont on te couvre» (III, 430).

La chose surprenante est qu'à cette époque-là, Juliette est déjà financée par le ministre, dépensant son argent assez fastueusement. Saint-Fond lui avait donné l'ordre de se «monter une maison splendide» (III, 381). Si bien que la courtisane a loué «un magnifique hôtel», achetant «quatre chevaux» et «deux voitures charmantes». Elle a pris de plus «trois laquais», «un cuisinier», «deux aides», «une femme de charge», «une lectrice», «trois femmes de chambre», «un coiffeur», «deux filles en sous-ordre» et «deux cochers» (III, 381). Puis, pour le banquet qu'elle devrait offrir au ministre et à ses amis, il fallait se procurer les «mets les plus exquis», les «vins les plus rares», des «gibiers» et les «fruits les plus extraordinaires» (III, 383). Finalement, pour les victimes, il fallait les trouver «de la meilleure naissance... toutes titrées, ou au moins d'une grande richesse...» (III, 382-3). Les services de la courtisane d'alors dix-sept ans sont payés à «dix millions par an» (III, 384) et le ministre l'exhorte même à ne rien épargner.

La dépense aberrante est d'autant plus encouragée qu'elle ne touche pas les revenus propres du ministre. «Il serait bien fou l'homme *d'État* qui ne ferait pas payer ses plaisirs *à l'État*» (III, 384, italique de l'auteur), explique Saint-Fond. Cette maxime nous montre que le sommet de la délicatesse scélérate consiste dans le plus profond malheur d'autrui : «Et que nous importe la misère des peuples, pourvu que nos passions soient satisfaites?» (III, 384). L'économie libidineuse profite ainsi de la misère du peuple, qui, par son infortune,

ajoute le plaisir de la comparaison à la délicatesse des riches scélérats. L'accord entre le ministre et Juliette apprend à la jeune femme que «l'immensité accompagne la délicatesse» (III, 384) tant du côté de l'infortuné, qui est jeté dans un abîme de détresse, que du côté du scélérate, qui goûte le sentiment d'existence maximale. Un commentaire de la courtisane conclut le contrat : «Partout, partout votre esclave, monseigneur ; partout votre admiratrice et l'âme de vos plus délicats plaisirs» (III, 386). Au lieu de se serrer la main, les deux libertins font des horreurs, que Saint-Fond définit après comme des «bizarreries de têtes».

Ce n'est pas par hasard que Michel Delon appelle *Isolisme* (DELON, 2011; 131-137) l'un des chapitres de son *Principe de délicatesse*. Le terme apparaît dans *Aline et Valcour* (1795). Sainville se révolte contre le fait que des centaines de femmes soient nécessaires pour satisfaire les passions de Ben Mâacoro, le despote de Butua. Sarmiento, le serviteur de Ben Mâacoro, essaye de justifier scientifiquement ce qu'il trouve une façon «naturel[le] de chercher à multiplier ses jouissances». Pour Sainville cependant, «il n'y a ni principe, ni délicatesse» (I, 575) dans la multiplication des chocs des atomes moyennant la multiplication des objets de luxure. Le vertueux Sainville parle de la délicatesse efféminée de Juliette, tandis que Sarmiento, le scélérate, prend la même direction de Noirceuil: la délicatesse «peut être bonne à l'amour, utile à tout ce qui tient à son métaphysique ; mais elle n'apporte rien au reste». La maxime ne diffère pas de celle de la dissertation sur la douleur: On «commande ses plaisirs, sans se soucier qu'on les partage». La délicatesse efféminée se fait enfin catégoriquement «nuisible aux



plaisirs», car « celui qui veut jouir complètement, doit tout attirer à lui» (I, 576). Cet « isolisme» effraie Sainville, pour qui les voluptés non partagées «doivent être bien tristes» (I, 577).

Répandant le malheur partout, la délicatesse scélérate ne fait pas seulement chaque libertin unique en son genre, elle le met aussi dans une position prédatrice des ressources et de la vie des autres. Par ses bizarreries de tête, le scélérat rivalise avec la nature même, s'appropriant de sa «puissance destructrice», s'emparant de son «dynamisme négatif» (DELON, 2011: 136). Il n'est pas surprenant que la plus délicate des femmes, en regardant le spectacle d'une de ses bizarreries – un incendie qui a consumé trente-sept hôpitaux et plus de vingt mille personnes –, constate qu'elle ne dépend pas plus de la nature que de Dieu (III, 846). Juliette accumule des exemples de «délicatesse[s] achevée[s]⁷», tel cet incendie à Rome, et fait sa carrière en proclamant le néant de ses victimes⁸, dans un effort perpétuel de surpasser la nature. Mais de même qu'elle ne surpasse pas vraiment cette «force aveugle aussi stupide que nécessité» (III, 848), la protagoniste ne tient pas aux voluptés non partagées, sortant volontiers de l'isolisme prêché par ses précepteurs.

«Le plus délicat des hommes⁹» quant à lui, goûte l'autre côté de l'isolisme à Vincennes.

Écrivant toujours sa lettre et après peut-être quelques sourires ironiques, Sade laisse le luxe superflu pour ses libertins et ne réclame enfin que le nécessaire: «Cela posé», dit-lui à son épouse, «me ferez-vous l'amitié ma reine, de m'envoyer du linge neuf, attendu l'extrême besoin que j'en ai». Mais le marquis ne serait pas autant délicat s'il n'ajoutait à sa lettre un autre «extrême besoin» dont il attend impatiemment la commande et l'envoi : «L'étui donc... au moins l'étui puisque vous me réduisez aux illusions¹⁰».

Références bibliographiques

BARTHES, Roland. *Sade, Fourier, Loyola*. Paris: Les Éditions du Seuil, 1971.

DELON, Michel. *Le savoir-vivre libertin*. Paris:Hachette, 2004.

DELON, Michel. *Le principe de délicatesse : libertinage et mélancolie au XVIIIe siècle*. Paris: A. Michel, 2011.

HÉNAFF, Marcel. *L'invention du corps libertin*. Paris: PUF, 1978.

LE BRUN, Annie. *Soudain un bloc d'abîme, Sade*. Paris: Gallimard, 1986.

⁷ Lettre de Sade à son épouse de 23-24 novembre 1783, *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, p. 188.

⁸ Delon fait un rapport entre le nihilisme et l'isolisme de Sade : « Justine, c'est le néant subi ; Juliette, le néant proclamé ». *Le principe de délicatesse*, p. 135.

⁹ Lettre de Sade à son épouse de fin novembre 1783, *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, p. 197.

¹⁰ Lettre de Sade à son épouse de 23-24 novembre 1783, *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, p. 188.

Le principe de délicatesse et l'économie libidineuse chez Sade

NAKAGAWA, Hisayasu. « Genèse d'une idée diderotienne : la sensibilité comme propriété générale de la matière », in: Béatrice Fink et Gerhart Stenger (dir.), *Être matérialiste à l'âge des Lumières, Hommage offert à Roland Desné*. Paris: PUF, 1999.

SADE, Donatien Alphonse François de. *Œuvres*, édition de Michel Delon en trois tomes. Paris: Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1990/95/98.

SADE, Donatien Alphonse François de. *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, édition de Cécile Guilbert, Pierre Leroy, Jean-Christophe Abramovici et Patrick Graille. Paris: Flammarion, 2009.